

Qui est Jésus aujourd'hui ?
Une analyse théologique et culturelle de la figure de Jésus
dans la société contemporaine

Frédéric Baudin

Directeur de Culture Environnement Médias (CEM)

www.cemfrance.org

fb@cemfrance.org

Luc 9. 18 « Les foules, qui disent-elles que je suis ? »

Introduction

Nous avons tenté d'effectuer, sans être exhaustif — c'est presque impossible ! — un recensement des diverses œuvres les plus récentes, les plus connues, de grande diffusion (en France), qui évoquent la personne de Jésus. L'analyse de ces œuvres permet d'identifier trois grandes figures de Jésus :

— La première, traditionnelle, est conforme aux textes des Evangiles et du Nouveau Testament. Elle est également conforme aux *symboles* et *credo* élaborés par l'Église ancienne.

— Une seconde figure apparaît comme déformée par les tensions entre la foi au *Christ*, le Fils de Dieu, et la recherche historique, scientifique, sur l'*homme* Jésus.

— Une troisième figure, enfin, nous renvoie une image de Jésus beaucoup plus confuse, une figure équivoque, esquissée par des mouvements au départ proches des milieux chrétiens, et rapidement ensuite par des courants syncrétistes tels que le Nouvel âge, ou au contraire par des mouvements sectaires.

Nous verrons comment notre société contemporaine tend à intégrer l'image de Jésus traditionnelle dans une culture très « tolérante » et équivoque, de telle façon qu'elle s'y trouve noyée au sein d'une vision religieuse polysémique où le relativisme est de rigueur...

I. Une figure de Jésus « traditionnelle »

1) La figure classique

La figure la plus classique et la plus ancienne est celle qui nous est présentée dans les Evangiles. Les quatre Evangélistes n'ont pas écrit une biographie, au sens où on l'entendrait aujourd'hui. Ils relatent des événements qu'ils ont vécus ; ils brosent un portrait authentique et convaincant de leur maître, de leur Seigneur :

Jésus est à la fois Fils de l'homme et Fils de Dieu. Ce portrait apparaît aussi clairement dans de nombreux passages des lettres des apôtres qui composent le Nouveau Testament.

Dès le II^e siècle, le *Symbole des Apôtres*, puis les confessions de foi des grands conciles œcuméniques, au IV^e siècle, élaborés par les Pères de l'Église, précisent les traits dogmatiques de la figure de Jésus dans l'Église ancienne, à partir des Écritures désormais reconnues canoniques, Ancien et Nouveau Testament.

De nombreux auteurs continuent aujourd'hui d'évoquer Jésus homme et Dieu, mort et ressuscité, venu et à venir, le Messie et le Seigneur. Ces auteurs sont biblistes, spécialistes du Nouveau Testament, exégètes sinon réputés, au moins reconnus pour leur orthodoxie, leur fidélité au texte des Évangiles, sans qu'ils ignorent pour autant les travaux des écoles critiques, de la recherche historique, archéologique ou linguistique.

Leurs travaux reflètent la préoccupation de présenter Jésus conformément à la tradition chrétienne, avec le souci, plus ou moins déclaré, de nourrir la foi, la *spiritualité* des lecteurs, de les édifier. Plusieurs auteurs, pour la plupart catholiques, répondent à cette attente.

Le Père Jean-Noël Bezançon, curé d'une paroisse parisienne et directeur d'étude à l'Institut catholique de Paris, a par exemple publié *Jésus, le Christ*¹. Dans une première partie, l'auteur reprend des arguments désormais classiques, que les historiens admettent presque tous aujourd'hui, pour affirmer que Jésus a bien existé ; sa vie et sa mort sont attestées dans quelques très rares documents anciens, parfois discutables, mais le fait historique n'est pas remis en cause. Jean-Noël Bezançon suit ensuite de très près le texte des Évangiles, selon un plan chronologique et thématique. Il donne des détails intéressants sur le cadre humain, religieux et social dans lequel Jésus a vécu. Il ajoute à ces données un commentaire *édifiant* de la vie de Jésus, une lecture spirituelle, fondée sur la Bible tout entière. Les derniers chapitres évoquent la résurrection de Jésus, son humanité *et* sa divinité, son œuvre de rédemption, son retour en gloire, affirmés dans le *Credo*, auquel l'auteur fait explicitement référence.

Nous sommes bien ici dans le registre de la foi et non plus seulement de l'histoire, mais ces deux aspects ne sont pas dissociés : « Le Christ de la foi est bien le Jésus de l'histoire ». Dans ce cas précis, l'histoire est comme entièrement dévouée au service de la foi.

¹ Jean-Noël Bezançon, *Jésus le Christ*, Paris, Desclée de Brouwer, 1988, 1997.

D'autres livres, du même genre, ont été publiés depuis une trentaine d'années, avec une tendance de plus en plus marquée à décrire le contexte historique des Evangiles, tout en soulignant la portée spirituelle des actes comme des paroles de Jésus. C'est le cas par exemple de l'ouvrage du Cardinal Congar, *Jésus-Christ*², de l'essai très documenté de Pierre Grelot, *Jésus de Nazareth, Christ et Seigneur*³, ou encore, de la *Vie authentique de Jésus-Christ*, par René Laurentin⁴. Ce titre et surtout l'adjectif « authentique » n'a pas manqué de susciter d'assez vives réactions ! Parmi les livres écrits par des auteurs évangéliques, notons l'excellent ouvrage de l'Américain Philip Yancey, *Ce Jésus que je ne connaissais pas*⁵.

Ces livres sur le Jésus de la tradition chrétienne, loin de rebuter les lecteurs, se vendent assez bien⁶, même s'ils sont dans certains cas volumineux et indigestes (jusqu'à 800 pages !). Ils sont parfois très « savants », mais ils semblent cependant appréciés par un public assez large, quoique le plus souvent déjà acquis à la foi chrétienne.

2) L'évangile des artistes non-chrétiens

Des artistes non-chrétiens, parfois sympathisants, ont également présenté Jésus avec un grand respect pour les textes des Evangiles. Ils ont su dépeindre Jésus avec un rare talent (qui manque hélas souvent à bien des artistes chrétiens).

Au début des années soixante, tandis qu'il se trouvait seul dans une chambre d'hôtel, Pier Paolo Pasolini aperçut un Nouveau Testament, probablement déposé par un bénévole de l'association des *Gédéons*, sur la table de chevet.

Il lut d'un trait l'*Evangile selon Matthieu* ; cette lecture l'impressionna fortement, et elle l'inspira pour tourner un film d'après le scénario... de saint Matthieu ! « Les dialogues devaient être rigoureusement ceux de saint Matthieu, sans une phrase d'explication ou de raccord... »⁷.

A cette époque, au début des années Soixante, Pasolini était dans sa période marxiste. Il aurait très bien pu monter un film « révolutionnaire », au sens fort du

² Cardinal Y. M. Congar, *Jésus-Christ*, Paris, Cerf, 1965 (souvent réédité et toujours présent sur les comptoirs des librairies spécialisées !)

³ Pierre Grelot, *Jésus de Nazareth, Christ et Seigneur*, Montréal, Novalis et Paris, Cerf, coll. Lectio Divina, n° 167, 1997.

⁴ René Laurentin, *Vie authentique de Jésus-Christ*, Paris, Fayard, 1996.

⁵ Philip Yancey, *The Jesus I Never Knew*, Grand Rapids, Michigan, Etats-Unis, Zondervan Publishing House 1995. Pour l'édition Française, Marne-la-Vallée, Farel, 2001.

⁶ A titre indicatif, le livre de Jean-Noël Bezançon s'est vendu à environ 12 000 exemplaires, en deux éditions (1988-1997), ce qui est considéré par l'éditeur comme une vente très moyenne, mais correcte. Cet éditeur a constaté un net regain d'intérêt pour ce titre lors de sa réédition : 660 exemplaires par an vendus en 1988 et au cours des années suivantes, 1200 exemplaires en 1997 et 1998.]

⁷ Cité par F. Leborgne, *Le Christ à l'écran*, Foi et Vie, Cahier biblique n° 30, sept. 1991, p. 105

terme, brosse un tableau de Jésus beaucoup plus critique, ancré dans l'histoire, marqué par la révolte, limité à la seule dimension humaine du prophète, ou focalisé davantage sur la portée sociale du message de Jésus.

Ces aspects ne sont pas absents de son film, mais Pasolini les restitue de manière subtile, et surtout très respectueuse du texte de Matthieu : « Les dialogues, déclare Pasolini, devaient être rigoureusement ceux de saint Matthieu, sans une phrase d'explication ou de raccord... ».

Le Jésus de Pasolini est conforme, d'une certaine manière, à l'orthodoxie chrétienne. Il s'agit bien de Jésus Fils de l'homme, né d'une jeune femme vierge ; il est bien le Christ, le Messie, le prophète qui parcourt la Galilée puis la Judée, qui guérit les infirmes, apporte des paroles de réconfort, invective les maîtres abusant de leur pouvoir religieux. Jésus est bien enfin le Fils de Dieu, mis à mort sur une croix romaine et ressuscité le troisième jour. Les images, très sobres — des plans rapprochés sur les visages —, laissent une impression durable sur le spectateur, même non-croyant.

Les cinéastes ont souvent porté la figure de Jésus à l'écran. Le premier film que l'on ait conservé des frères Lumière est une *Vie et passion de Jésus-Christ*, tourné en 1897, la même année qu'un autre très court métrage de cinq minutes, monté par les frères Basile, sur l'histoire de Jésus. Dans son essai, *Jésus au cinéma*, le théologien Pierre Prigent souligne que « les frères Lumière avaient choisi de se situer du côté de l'authenticité et de la pureté dont est toujours créditée la foi la plus simple, en tournant le dos au monde artificiel du faux semblant. »⁸

Le cinéma a donc servi, à ses débuts, comme l'imprimerie en son temps, de support pour raconter la vie de Jésus, avec des tableaux, désormais animés, très proches des illustrations que l'on trouvait dans les Bibles ou inspirés des *Passions* que l'on jouait encore à Pâques sur les parvis des Eglises.

Le souci d'authenticité des frères Lumière n'a pas toujours été respecté, mais une chose est sûre, l'histoire de Jésus a fait long feu au cinéma : Jésus est le personnage principal d'au moins 150 films ; on note cependant que Napoléon aurait guerroyé dans 177 films, Dracula aurait hanté près de 160 films, et Sherlock Holmes aurait joué les détectives dans plus de 200 films⁹.

Ces dernières années, l'Association Agape-Campus a lancé dans de nombreux pays une distribution très large du film *Jésus*, qu'elle a produit, notamment lors de

⁸ Pierre Prigent, *Jésus au cinéma*, Genève, Labor et Fides, 1997, p. 15.

⁹ *Carmen* : 52 ; *Dame aux camélias* : 36 ; *Jeanne d'Arc* : 30 ; *Raspoutine* : 27, si toutefois les chiffres du *Quid* sont exacts !

« l'Année de la Bible », en 2003. Parmi les films les plus récents, *La Passion du Christ* de Mel Gibson (2004) a fait date et a marqué les esprits, en particulier à cause de la violence de certaines scènes du procès et de la crucifixion de Jésus.

Au théâtre, plusieurs acteurs ont mis en scène l'Évangile, en général selon Marc, la version la plus courte et donc la plus accessible pour le théâtre. Au début des années 80, Raymond Gérôme récitait cet Évangile de Marc *in extenso*, seul sur scène, dans un théâtre proche de la gare Montparnasse à Paris. Le succès de ces représentations fut très réel. Des comédiens professionnels, comme Alain et Marion Combes, continuent aujourd'hui de « jouer » l'Évangile de Marc, devant des auditoires très divers.

II Une figure de Jésus déformée par les tensions entre la foi et l'histoire.

La figure de Jésus peut en effet apparaître comme déformée par les tensions entre la foi au Christ divin et la simple évocation historique de l'homme Jésus. Cette distinction a parfois d'indéniables points communs avec les hérésies anciennes, mais elle apparaît sous de nouvelles formes et pour d'autres raisons. Nous distinguerons ici trois démarches historiques :

— Les théologiens ou historiens qui privilégient l'approche historique sans nécessairement renier leur foi.

— L'approche d'Ernest Renan ou de Rudolph Bultmann et leurs disciples, qui consiste à séparer totalement le Jésus de la foi de celui de l'histoire.

— Les vulgarisateurs, peu ou pas convaincus des vérités chrétiennes fondamentales, dont les écrits s'apparentent davantage au journalisme de grande diffusion, qu'à une rigoureuse enquête historique.

1) Les historiens ou théologiens chrétiens

Les historiens et les théologiens chrétiens étudient en détail les données historiques recueillies et analysées sur Jésus ou les textes des Évangiles. Ils ne se limitent pas à cette étude historique, mais leur propos s'éloigne sensiblement du seul but d'édifier les fidèles et de nourrir leur spiritualité.

Charles Perrot, professeur d'exégèse à l'Institut catholique de Paris, fait ainsi le point dans *Jésus et l'histoire*¹⁰ sur ce que l'on peut effectivement connaître de Jésus dans l'histoire ; sur les critères, les moyens et les méthodes (parfois discutables), les documents, qui permettent de préciser les traits du Jésus historique, le contexte

¹⁰ Charles Perrot, *Jésus et l'histoire*, Paris, Desclée, coll. « Jésus et Jésus-Christ », n° 11, 1979.

socio-culturel et religieux dans lequel il a évolué. Charles Perrot ne cache pas pour autant ses convictions chrétiennes ; il a publié deux autres ouvrages récents sur Jésus :

- *Jésus, Christ et Seigneur, des premiers chrétiens*¹¹, où il retrace l'histoire de la foi telle qu'elle a été vécue par les chrétiens de l'Eglise primitive ;
- *Jésus de Nazareth, Christ et Seigneur*, qui constitue une sorte de réponse au *Jésus* de Jacques Duquesne (voir plus loin).

Michel Quesnel a publié deux petits volumes dans la collection *Domino* chez Flammarion. C'est l'exemple type de cette démarche : le premier tome aborde le Jésus de l'histoire, et le second celui de la foi, sans qu'il y ait nécessairement de séparation entre les deux dans l'esprit de l'auteur. Ces livres sont très digestes pour le lecteur non averti. Georges Roux, dans *Jésus-Christ*¹² s'adresse également à un public très large : il livre une évaluation très honnête du Jésus historique, de la part d'un chrétien.

L'exemple le plus spectaculaire de cette tendance est sans doute le livre *Hypothèses sur Jésus*, présenté par son auteur, le journaliste italien Vittorio Messori, comme le résultat de « douze ans de travaux, de visites sur les sites archéologiques, et d'enquêtes auprès des plus grands spécialistes internationaux ». Le but annoncé dans la présentation de ce livre est de « déchiffrer l'énigme qui se cache derrière le nom de Jésus, et d'avancer des hypothèses objectives dépourvues de tout parti-pris religieux ou anti-religieux¹³ ». Cela reflète bien le besoin, et peut-être même la prétention, de présenter le Jésus historique de façon objective, éventuellement rigoureuse, pour le rendre convenable aux yeux d'un public aussi varié que possible. Le livre de Messori — souvent intéressant ! — a connu un grand succès : une vingtaine d'éditions en Italie, il a été traduit en 13 langues et vendu à plus d'un million d'exemplaires !

2) Renan et Bultman

Une deuxième démarche fut mise en valeur entre autres par l'écrivain français Ernest Renan, à la fin du siècle dernier ; ou encore par Rudolph Bultmann, l'exégète luthérien allemand, qui a marqué la première moitié du XXe siècle.

¹¹ Charles Perrot, *Jésus, Christ et Seigneur des premiers chrétiens*, Paris, Desclée, coll. « Jésus et Jésus-Christ », n° 70, 1997.

¹² Georges Roux, *Jésus-Christ*, Paris, Fayard, 1989.

¹³ Vittorio Messori, *Hypothèses sur Jésus*, Paris, Mame, 1978, 4e page de couverture.

Pour différentes raisons, ces deux auteurs dissocient totalement le Jésus de l'histoire du Christ de la foi. Ils retranchent du récit évangélique tout ce qu'ils jugent comme au-dessus de la raison, de la nature, de l'histoire et de la réalité, tout ce qui relève selon eux de l'irrationnel, ou de la mythologie ; ils ôtent tout ce qui « habille » la figure historique de Jésus ou son message proclamé plus tard par ses disciples.

L'un retient l'histoire unique d'un homme exceptionnel, et l'autre les paroles et la gloire d'un Christ en grande partie dépouillé de son histoire. Cette démarche a des points communs avec les hérésies anciennes, condamnées par les grands conciles œcuméniques. Ces doctrines suspectes consistaient en général à minimiser ou nier la divinité de Jésus, ou encore son humanité, avec presque toutes les nuances possibles.

Comme le souligne Bernard Sesboüé, dans son livre *Jésus-Christ à l'image des hommes*¹⁴, les arguments des hérétiques étaient autrefois élaborés sous un angle théologique, selon une certaine conception de Dieu : On recourait à l'Écriture — de la mauvaise manière sans doute, et pas exclusivement —, pour démontrer que Jésus n'était finalement qu'un homme, favorisé par Dieu comme personne avant lui, adopté comme fils par le Père dans le meilleur des cas ; ou au contraire, on cherchait à prouver que Jésus était Dieu, mais qu'il n'avait alors, pendant sa vie terrestre, que les apparences d'un homme, sans en partager la condition.

Ces déviations par rapport au modèle évangélique existent encore aujourd'hui, mais elles sont formulées le plus souvent à partir d'autres présupposés : c'est la raison critique de l'homme qui permettrait de cerner les contours historiques, « scientifiques », de la figure de Jésus. On penche aujourd'hui très nettement du côté de « l'homme Jésus », mais pour d'autres raisons que celles invoquées aux premiers temps de l'Église.

Dans son introduction à la *Vie de Jésus*, Renan pose comme principe de critique historique « qu'un récit surnaturel ne peut être admis comme tel, et que le devoir de l'historien est de l'interpréter, de rechercher quelle part de vérité et quelle part d'erreur il peut receler¹⁵... ». Le danger de ce « découpage » rationnel réside dans les choix « scientifiques » pour en assurer l'objectivité : ils peuvent se révéler en réalité arbitraires, guidés par des a priori très subjectifs.

¹⁴ Bernard Sesboüé, *Jésus-Christ à l'image des hommes*, Paris, Desclée de Brouwer, 1997 (en particulier les deux premiers chapitres, sur ce point précis). Cf. aussi *20 ans de publications françaises sur Jésus*, DDB, n° 75. Dans ce volume, Alain Marchadour, Henri Bourgeois, Michel Quesnel et Pierre Vallin, offrent un éclairage décisif sur la figure de Jésus dans les publications et la culture contemporaines.

La conclusion de Renan sur Jésus n'a donc rien pour surprendre : « Jésus est la plus haute de ces colonnes qui montrent à l'homme d'où il vient et où il doit tendre. En lui s'est condensé tout ce qu'il y a de bon et d'élevé dans notre nature. Mais il n'a pas été impeccable¹⁶... ». Ce dernier mot n'est pas innocent sous la plume de Renan : Jésus est relégué au rang de modèle, de figure morale, mais il était bien un homme, et même un homme faillible quant au péché.

Après Renan et Bultmann, des théologiens comme G. Bornkamm, E. Käsemann ou Ch. H. Dodd ont tenté de rééquilibrer cette approche. Ils ont nuancé cette figure « rationnelle », historique, ou « démythologisée », de Jésus, sans toutefois revenir à une vision classique et pleinement orthodoxe de cette figure. Cette nouvelle approche influence de nombreux auteurs de notre génération, et notamment les vulgarisateurs, qui semblent s'imposer de plus en plus dans notre société médiatique.

En Allemagne, le professeur protestant Gerd Theissen, qui enseigne le Nouveau Testament à l'Université d'Heidelberg, a composé un récit historique, *L'ombre du Galiléen*¹⁷, paru en allemand en 1986 et traduit deux ans plus tard en français. Le procédé littéraire est habile : *L'ombre du Galiléen* est un roman historique, entrecoupé de lettres adressées à une professeur (de théologie) qui nous est contemporain. L'histoire de Jésus est relatée par un enquêteur juif fictif, André, qui cherche à comprendre qui est Jésus. Theissen campe ses personnages dans le contexte culturel et politique du premier siècle, et par un jeu de lettres adressées au professeur, lui aussi fictif, il fait le point sur les recherches actuelles qui permettent de dresser un portrait de Jésus fidèle à la réalité historique. L'ensemble est assez bien réalisé, mais le portrait de Jésus reste ainsi volontairement inachevé, notamment sur la question de sa divinité. Pour le lecteur chrétien, l'impression est mitigée. Notons que là encore, ce livre a connu un certain succès.

Les ouvrages sur Jésus publiés ces dernières années par les protestants français ou francophones restent peu nombreux (dans les circuits de grande diffusion). Alphonse Maillot propose bien *Un Jésus* ; une figure, comme il l'explique dans son introduction, nécessairement subjective. Mais on reste, là encore, surpris par cette affirmation très honnête, qui vise surtout à légitimer un portrait de Jésus très humain, trop humain peut-être ! Alphonse Maillot prend beaucoup de précautions pour expliquer sa démarche. Il veut éviter toute confusion, car « rien n'est plus

¹⁵ Ernest Renan, *Vie de Jésus*, Paris, Michel Levy Frères, 1863, Introduction (9ème édition), pp. LII-LIII.

¹⁶ Ernest Renan, *op. cit.*, pp. 457-458.

¹⁷ Gerd Theissen, *L'ombre du Galiléen*, Paris, Cerf, 1988.

subjectif que les vies objectives de Jésus¹⁸ ». C'est en effet un défaut courant, déjà dénoncé avec vigueur par Charles Perrot lorsqu'il affirme que « Jésus revêt, l'image de son propre historien... ». Le livre d'Alphonse Maillot est conçu comme beaucoup d'autres, par thème et suivant un plan chronologique, mais ses propos peuvent déconcerter le lecteur chrétien. Il a voulu « expulser le docétisme », c'est-à-dire l'insistance hérétique sur la divinité de Jésus au détriment de son humanité ; il a préféré ne reconnaître en Jésus que l'homme véritable, mais sa réserve sur la divinité de Jésus est exprimée, dans la conclusion, en des termes très provocateurs. Cette déclaration, à peine contredite par une « confession-affirmation » plus traditionnelle, le fait pencher vers l'arianisme, une autre hérésie qui niait la divinité de Jésus.

Nous pourrions évoquer ici Daniel Marguerat, professeur à la faculté de théologie protestante de Lausanne, dont les ouvrages et les articles sur Jésus sont plus convaincants, quoiqu'il se situe également dans une perspective critique qui tend à se détacher de l'historicité du texte des Evangiles.

3) Les vulgarisateurs

Les vulgarisateurs ont une démarche encore différente : ils ne s'embarrassent guère de scrupules pour présenter Jésus. Ils font leur travail, à la manière des journalistes, mais ils aiment à se justifier en agrémentant leurs ouvrages d'un appareil critique, de références, de citations, puisés chez les « spécialistes » de la question. Certains d'entre eux occupent le devant de la scène avec un succès surprenant, voire un peu insolent.

Cette attitude est de plus en plus courante : on cherche à rendre Jésus accessible, et surtout acceptable, aux yeux du lecteur ou du spectateur moderne et profane. A la différence des précédents, le souci réel de plusieurs de ces auteurs n'est pas tant de nourrir la foi de leurs lecteurs ou de leurs auditeurs, ni même de préciser les réalités historiques sur Jésus, que simplement les *informer*, à leur manière, sur l'un des personnages sans doute les plus connus, le plus « médiatisés » de notre civilisation.

a) Corpus Christi

Le succès des émissions télévisées *Corpus Christi*, en 1997 et 1998, a surpris autant les auteurs, Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, que les producteurs de la chaîne *Arte*, plus habitués à des audiences assez réduites (à l'échelle de l'audimat !).

¹⁸ Alphonse Maillot, *Un Jésus*, Paris, P. Lethielleux, 1995, p. 55.

Pour les réalisateurs, il s'agissait de dresser une sorte de bilan sur la Passion de Jésus-Christ, de discerner les éléments historiques, les contradictions, les légendes, les mythes, rapportées par l'Évangile de Jean, sur le procès de Jésus.

Comme Vittorio Messori, ils ont mené une longue enquête pendant au moins trois ans (ils affirment parfois y avoir consacré cinq ans, voire sept ans !), en interrogeant les spécialistes de la question. Ils ont voulu « soumettre chaque élément du récit de la Passion (selon saint Jean) aux hypothèses les plus avancées de la recherche historique et de la critique textuelle. Mais il fallait d'abord se défaire de deux préjugés qui obscurcissent le débat entre les chercheurs : d'une part le christocentrisme, la tendance des exégètes à tout expliquer par la certitude indiscutable que Jésus est le Christ ; et d'autre part le soupçon de préméditation, le préjugé supposant que les textes ont été écrits ou réécrits dans le but de tromper les lecteurs, de les attirer vers L'Église comme l'ont défendu les historiens rationalistes... »

Selon leurs propres termes, Mordillat et Prieur cherchaient ainsi « à mesurer ce qui sépare le Jésus de l'histoire, de la figure de Jésus-Christ dans la tradition chrétienne. »¹⁹ .

L'entreprise était donc bien délimitée : les auteurs voulaient situer le contexte juif et romain du procès de Jésus, puis relire les textes du procès de Jésus à la lumière des données scientifiques de la critique moderne. Leur choix des spécialistes consultés nous paraît cependant très subjectif et il remet en cause la neutralité même du point de vue que leur film exprime sur la question. En réalité, c'est à une véritable déconstruction, voire une démolition du christianisme et de ses textes fondateurs (ils parlent du « roman des évangélistes ») que se livrent Mordillat et Prieur...

La réaction des téléspectateurs est très instructive : de nombreux chrétiens, peu au fait des recherches historiques et critiques, ont fait part de leur désarroi, car ils avaient de la peine à reconnaître, dans ce portrait morcelé, le Jésus de l'Écriture et de leur foi ; de leur côté, les non-chrétiens ont manifesté un intérêt certain pour cette figure historique de Jésus ; ils ont apprécié, souvent sans beaucoup de discernement, les données « scientifiques » fournies par les spécialistes consultés. Notons que Mordillat et Prieur ont fait du chemin depuis 1997 : ils ont enregistré d'autres émissions sur les *Origines du christianisme* et sur *l'Apocalypse*, toujours diffusées pendant le temps de Pâques, et ils ont publié plusieurs ouvrages : *Jésus contre Jésus*

¹⁹ Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, *Corpus Christi*, Arte éditions-Mille et Une Nuits (pour le texte des émissions), pp. 5-6 (introduction à chaque volume)

(1999) et *Jésus après Jésus*, dans lesquels ils poursuivent leur entreprise de déconstruction systématique.

b) Jacques Duquesne

Le même débat, passionné, avait déjà éclaté lors de la parution du *Jésus* de Jacques Duquesne. Cet auteur, journaliste à *L'Express*, cofondateur de l'hebdomadaire *Le Point*, éditorialiste à *Europe 1*, est aussi connu pour ses essais historiques et ses biographies.

Ce livre est écrit dans un style journalistique, facile à lire : le lecteur est pris par la main et suit l'auteur sans difficulté dans les méandres du contexte historique des Evangiles. On sort des dernières pages avec un sentiment de sympathie envers Jésus, mais aussi envers ses disciples qui ont osé proclamer la nouvelle de la résurrection au péril de leur vie.

Les choses sont beaucoup plus discutables lorsque Duquesne se permet, en invoquant lui aussi les fameux « spécialistes » — et ce mot à lui seul suffit pour justifier tous les propos —, d'éliminer les passages qu'il juge ajoutés par les Evangélistes. Pire : il assène des vérités brutales qui remettent en cause, et parfois même sans aucune justification, certains dogmes fondamentaux de la foi chrétienne, en particulier ceux qui touchent à la rédemption, et surtout au sacrifice de Jésus-Christ. « La vision d'un Dieu sacrifiant son fils n'a rien à voir avec le message de Jésus. Lequel n'a jamais évoqué le péché originel. Mais le mal du monde, ce qui est tout à fait différent... »²⁰. Cette assertion revient, sous différentes formes, au moins trois fois dans son livre (pp. 156-157, 164, 248). On finit par trouver cette insistance plutôt suspecte.

Le succès de ce livre auprès des lecteurs est beaucoup moins contestable : 250 000 exemplaires ont été vendus en trois ans (soit vingt fois plus en trois fois moins de temps que *Jésus, le Christ* de Jean-Noël Bezançon...). Duquesne s'est donc senti obligé de donner un prolongement à ce généreux « filon », en publiant le *Dieu de Jésus*²¹, où l'on relève qu'il continue de rejeter sans nuance la notion de sacrifice appliquée au Christ des Evangiles...

²⁰ Jacques Duquesne, *Jésus*, Paris, DDB-Flammarion, 1996 (ed. poche *J'ai lu*, p. 86).

²¹ Jacques Duquesne, *le Dieu de Jésus*, Paris, DDB, 1997. Duquesne a également publié un catéchisme, *Dieu expliqué à mes petits enfants*, Paris, Seuil, 1999.

c) Des auteurs catholiques

Dans la même veine que Dusquesne, la *Biographie de Jésus*²², de Jean-Claude Barreau, avait fait grand bruit lors de sa parution. Jean-Claude Barreau insiste sur l'humanité de Jésus, après avoir éliminé de cette prétendue « biographie » toute surcharge mythologique. La courte notice biographique, qui figure en quatrième page de couverture de ce livre, destinée à présenter l'auteur, est pour le moins étonnante : il est rappelé que « Jean-Claude Barreau a présidé l'Office national de l'immigration, qu'il fut l'ancien conseiller de François Mitterrand, puis le conseiller pour les affaires d'immigration aux côtés de Charles Pasqua ! » Que faut-il comprendre derrière ces mots ? Suffit-il d'être un personnage de la vie politique, certes déjà connu pour avoir publié d'autres livres sur divers sujets religieux, pour avoir l'assurance de bien vendre un livre sur Jésus ? Il n'est pas mentionné que Jean-Claude Barreau a d'abord été ordonné prêtre dans l'Eglise catholique, fonction qu'il a quittée à la suite, semble-t-il d'un désaccord avec le pape...

En 1999, Didier Decoin a publié *Jésus, le Dieu qui riait, une histoire joyeuse du Christ*²³. Ce livre, mi-essai, mi-roman, est aussi le scénario d'un téléfilm qui est passé à la télévision en 2000, à l'occasion du Jubilé qui a tant favorisé la publication de nombreux ouvrages sur Jésus. Decoin tente avec courage, et non sans talent, de réhabiliter une figure moins mystique et évanescente du Christ en soulignant son caractère marqué par une joie authentique, qui gagne ses disciples. L'ensemble, respectueux de l'Evangile dans les grandes lignes, peine cependant à emporter l'adhésion des spectateurs... Nous mentionnons ici également les ouvrages de l'historien bien connu Alain Decaux qui a publié, notamment, une Bible pour enfants. Ces auteurs ont en commun d'afficher nettement leurs convictions catholiques.

Plus récemment, Frédéric Lenoir a publié *Comment Jésus est devenu Dieu*²⁴, où il défend la thèse suivante : Jésus n'était pas Dieu fait homme, mais les empereurs romains et les conciles oecuméniques, par intérêt commun – l'expansion du christianisme en même temps que l'affermissement politique de l'empire – ont fait de Jésus un Dieu ; le dogme a pris forme au quatrième siècle. Lenoir ajoute : « Il y a fort à parier que, sans le volontarisme politique des empereurs romains, le christianisme serait resté pluriel et que tous les possibles sur l'identité de Jésus auraient continué à cohabiter... ».

En réponse à cette thèse régulièrement avancée par certains historiens, le

²² Jean-Claude Barreau, *Biographie de Jésus*, Paris, Plon, 1993.

²³ Didier Decoin, *Jésus le Dieu qui riait, une histoire joyeuse du Christ*, Paris, Stock-Fayard, 1999.

²⁴ Frédéric Lenoir, *Comment Jésus est devenu Dieu*, Paris, Fayard, 2010.

théologien jésuite, Bernard Seboüé, défend au contraire l'orthodoxie trinitaire avec respect et fermeté, sans esquiver la question soulevée par Frédéric Lenoir :

« Cependant, Frédéric Lenoir pose à travers son livre une vraie question. Jésus s'est présenté comme un homme, et tout d'abord comme un « homme comme les autres ». C'est au terme d'un compagnonnage humain que les disciples en sont venus à s'interroger sur l'identité dernière de cet homme, reconnu comme unique. Leurs expressions pour répondre à cette question ont connu un incontestable progrès. En ce sens, Jésus a bien été l'objet d'un devenir, non pas de son devenir Dieu, car en rigueur de terme on ne « devient » pas Dieu, on l'est depuis toujours, mais du *devenir de la foi* des disciples en Jésus comme Dieu et dans un second temps dans l'explicitation du langage de cette confession. Il est clair aussi que le développement des dogmes conciliaires a *traduit* la confession ancienne dans des termes de la pensée grecque tout à fait nouveaux.

[...] Ce n'est pas Jésus qui est devenu Dieu par une extrapolation grandissante de l'Église à son sujet. Mais il a fallu un cheminement aux premiers disciples pour en venir à reconnaître en Jésus de Nazareth la manifestation incarnée de Dieu²⁵. »

La divinité de Jésus demeure l'un des points fondamentaux de la foi chrétienne régulièrement contestés. Il était donc utile de réagir sur ce point, comme l'explique Bernard Sesboüé : « Je me suis senti poussé à écrire ce livre, parce que j'ai l'intime conviction que dans la thèse proposée par Frédéric Lenoir il y va en fait du tout du christianisme... » Il précise encore : « Tout cela correspond à un enjeu capital où il y va du cœur de la foi... La divinité du Christ au sein du mystère trinitaire est l'article qui fait tenir ou tomber la foi chrétienne²⁶. »

d) Les grands hebdomadaires et mensuels

Jésus continue de faire l'objet de dossiers assez fournis, en moyenne une fois tous les trois ans, dans les grands hebdomadaires ou mensuels (L'Express, Le Point Le Nouvel Observateur, L'Histoire, Historia²⁷, etc.), souvent avec une insistance très marquée sur le côté historique et humain de Jésus.

Dans le numéro Hors-Série, *Jésus*, publié par *Le Point* en décembre 2008, Catherine Golliou s'interroge dans son avant-propos : « Dans l'immensité des incertitudes sont apparues de « vraies » certitudes, qui rallient les scientifiques de tous bords. Oui, il a existé. Oui, il vivait en Galilée. Oui, il est mort sur la croix. Mais pour le reste ? [...] *Le Point* fait le bilan de ce que l'on peut savoir en se fondant sur les recherches les plus récentes, tant au niveau de l'exégèse des textes que de

²⁵ Bernard Seboüé, *Christ, Seigneur et Fils de Dieu, libre réponse à Frédéric Lenoir*, Paris, Lethielleux/DDDB, 2010. L'introduction de ce livre est accessible sur le site jésuite : http://www.jesuites.com/actu/2010/lenoir_sesboue.htm.

²⁶ Lire à ce propos la critique de Marcel Neusch dans le quotidien *La Croix*, accessible sur le site du journal : <http://www.la-croix.com/livres/article.jsp?docId=2443969&rubId=43500>.

²⁷ Voir Historia, *Jésus un homme dans son temps*, n° 86, novembre-décembre 2003.

l'archéologie. Avec, comme toujours, l'aide des meilleurs spécialistes²⁸ ».

Un examen rapide des articles ne nous a guère convaincu dans ce sens. La conclusion de l'article sur la résurrection de Jésus nous semble à ce titre exemplaire : « ...les visions de Jésus allaient être interprétées par ses disciples à l'aide des catégories disponibles dans leur milieu religieux. L'indicible de leur expérience mystique trouvait dans la foi résurrectionnelle juive le moyen de se dire. Mais nous sortons là de l'histoire : les récits de Pâques empruntent un langage poétique pour dire, le moins mal possible, une expérience qui dépasse la rationalité. » (p.44-46). L'auteur de cet article n'est signalé que deux par deux initiales, D. M., qui nous laissent penser, en consultant la liste des collaborateurs de ce numéro spécial, qu'il s'agit tout simplement de Daniel Marguerat... Les articles abordent ensuite la vision islamique de la crucifixion (Jésus est remplacé par un autre supplicié), puis l'hypothèse d'une « fuite » de Jésus vers l'orient hindouiste, au Cachemire. Cette variante a aussi ses défenseurs acharnés, nous le verrons plus loin...

Un autre numéro hors-série, *Jésus, qui est-il vraiment ? 100 réponses aux questions que vous vous posez*, publié par *La Vie* à peu près à la même époque (la date n'est toutefois pas précisée), nous semble plus convaincant, même si les témoignages de personnes renommées²⁹, appelées à exprimer leur foi au Christ, s'ils sont intéressants et pour certains tout à fait recevables dans un sens chrétien, n'emportent cependant pas toujours notre franche adhésion.

Dans son éditorial, Elisabeth Marshall commence ainsi : « Un homme ou un Dieu ? Un sage ou un révolutionnaire ? Un personnage historique ou un prophète ? Qui est vraiment Jésus ? L'homme de Nazareth n'a pas déserté la planète, même si on le rencontre le plus souvent aujourd'hui en héros de slogan publicitaire qu'au cœur des églises. De fait, Jésus n'a jamais cessé d'inspirer les communicateurs de tous les temps. N'a-t-il pas lui-même inventé le marketing avec un message dont le succès ne se dément pas, si l'on en croit les dix millions d'Évangiles vendus chaque année ? »

Puis les questions s'enchaînent – lieu de la naissance ? Foi ou raison ? Mort et résurrection ?, etc. Sur le point de la résurrection (question 18 : *Est-il ressuscité ?*, p. 26), malgré les phrases écrites au conditionnel (il *aurait fait* route avec deux hommes vers Emmaüs... Il *aurait vécu, parlé, mangé* avec ses apôtres avant d'être enlevé au ciel), il est rappelé, pour appuyer une réponse nettement affirmative (« Oui, répondent

²⁸ Le Point, *Jésus*, Hors-Série n° 1, décembre 2008-janvier 2009.

²⁹ Ingrid Bétancourt, Max Gallo, Anne Roumanoff, Macha Méril, Barak Obama, Nikos Aliagas, Coine Serreau, Guy Gilbert, Macha Méril, mais aussi Marek Halter pour les juifs, Cheikh Khaled Bentounès pour les musulmans, Fabrice Midal pour les bouddhistes.

les chrétiens... »), que « les catholiques, confiants dans ces textes [des Évangiles] professent le Credo : Le troisième jour, il est ressuscité des morts ». La conclusion semble donc logique : « La résurrection du Christ fonde leur espérance de ressusciter eux-mêmes un jour ».

Néanmoins, nous demeurons perplexes devant la réponse donnée à la question 78 : « Croyons-nous encore au Credo ? » (p. 54): « Non, pas vraiment. Selon le sondage réalisé par *La Vie* en décembre 2006, 51% des catholiques pratiquants seulement croient que Jésus est le fils de Dieu, affirmation centrale du dogme chrétien... ». Il faudrait encore nuancer ce chiffre, comme le montreront les sondages mentionnés ci-dessous, qui révèlent que seuls 7% des catholiques sont « pratiquants réguliers »...

e) Les sondages

Le sondage réalisé par CSA/*La Vie* entre décembre 2006 et 2007 auprès d'un échantillon représentatif de 1007 personnes de 15 ans et plus est publié en introduction du numéro spécial de *La Vie* déjà mentionné. Il mérite d'être relevé : on y apprend que 68% des personnes interrogées pensent que Jésus a « certainement (29%) ou probablement (39%) existé » – noter la nuance ! – et que la majorité (30%) se prononce prudemment pour un Jésus « homme comme les autres ». 27% le reconnaissent comme Fils de Dieu, les autres voient en lui un « guide » (20%), un « sage » (17%), un prophète (17%), un « exemple d'amour » (12%), un contestataire (10%), et 10% enfin restent incapable de le classer dans l'une de ces catégories ou ne se prononcent pas.

Plus contradictoires encore, les résultats font apparaître que 47% des personnes déclarent connaître « bien » la vie de Jésus, mais il faut nuancer ce résultat par le détail qui est donné : 7% « très bien », et 40% « assez bien » ! Et surtout, 51% la connaissent « mal » (28% « assez mal », 23% « très mal »). On juge cependant important que « les enfants aient des connaissances sur la vie de Jésus », pour 67% des personnes sondées, mais une fois de plus, la nuance donne le vertige : 21% seulement penchent pour le « très important », tandis que 46% ont opté pour la seconde option, toujours floue, du « plutôt important ». Enfin, 31% ne jugent pas cela important...

Bien sûr, les sondages reflètent ce que les questions suggèrent, et l'on peut gloser sur ces résultats qui demeurent de toute façon très relatifs, mais qui n'ont d'autre intérêt que de donner une indication. Celle-ci nous paraît claire : Jésus reste

un « nom » connu dans notre culture, on est prêt à lui accorder le mérite d'avoir vécu il y a deux mille ans, on juge important de s'intéresser à ce personnage, pour des raisons très nébuleuses, mais cela ne va guère plus loin...

Ces indications s'accordent bien avec d'autres statistiques sur la situation du christianisme en France. En 2004, le quotidien « La Croix » a publié les résultats d'un sondage sur « les chrétiens dans la société française ». En 1952, 74% des Français déclaraient croire en Dieu, dont 51% « d'une façon certaine ». En 1999, ils n'étaient plus que 54%, dont 20% « de façon certaine ».

En 2001, 2% des Français se disaient protestants (les chrétiens évangéliques représentent environ 0,5% à 0,7%), 7% comme appartenant à une autre religion, 22% se déclaraient athées, et 69% catholiques, dont 49% de pratiquants occasionnels (une fois par an minimum) et 10% au moins une fois par mois. Les chrétiens actifs, pratiquants, sont désormais minoritaires en France.

L'enquête Ifop commandée par La Croix en 2006 précise que seuls 25% des catholiques se disent pratiquants, dont 7% pratiquants réguliers (au moins une fois par mois !), et ils sont seulement 4,5% à aller tous les dimanches à l'église ! On précisera enfin que 43% de ces pratiquants ont plus de 65 ans et 60% sont des femmes... Selon un autre sondage réalisé en 1999, 43% des Français se déclaraient « sans religion » (22% athées) (*European Value Survey, 2002*).

Dans ces conditions, il n'est guère étonnant que la personne de Jésus soit perçue de façon de plus en plus vague et lointaine, même si elle continue de susciter un certain intérêt culturel et médiatique avant d'être religieux... De ce point de vue, Elisabeth Marshall a raison : « On rencontre Jésus plus souvent aujourd'hui en héros de slogan publicitaire qu'au cœur des églises ».

4. Les auteurs juifs

Nous ne pouvons ici passer sous silence les recherches, beaucoup plus sérieuses que celles des vulgarisateurs évoqués plus haut, entreprises par les écrivains, historiens, universitaires ou biblistes juifs, qui ont réhabilité — avec souvent beaucoup de courage — la figure non seulement historique, mais aussi, et avant tout, la figure *juive* de Jésus³⁰.

Le romancier de langue yiddish, Sholem Asch³¹, a osé, l'un des premiers au XXe

³⁰ Parmi les Juifs, les légendes sur Jésus, regroupées sous le titre de « Tol'dot Yeshu », étaient très négatives.

³¹ Sholem Asch a ainsi écrit plusieurs romans sur Jésus, au cours de la première moitié du XXe siècle, comme *Le Nazaréen*, ou encore *Marie, mère de Jésus*, publiés en français chez Calmann-Lévy (cf. Sholem Ash, *Marie, mère de Jésus* (1949), Paris, Calmann-Lévy, 1954.)

siècle, remettre à l'honneur la figure juive de Jésus, en s'inspirant directement du texte des Evangiles. Dans le dernier ouvrage, un roman, l'histoire de Jésus est racontée de façon très fidèle au texte des Evangiles, à travers la personne de Marie, avec des contours parfois un peu mystiques, mais finalement assez sobres. Pour beaucoup de non-juifs, ce fut le moyen de retrouver la figure juive de Jésus, et les juifs, plus rares, qui ont osé lire ce roman, ont compris que Jésus n'était pas nécessairement l'imposteur, le bâtard, l'enfant adultérin que l'on présentait dans les *tol'dot Yeshu* qui continuaient de circuler dans le monde juif.

Les auteurs français Edmond Fleg, Jules Isaac, Robert Aron, ont voulu épurer le portrait de Jésus déformé par les chrétiens comme par les Juifs³². Les professeurs Pinhas Lapide, David Flusser, et Schalom Ben Chorin, ont contribué, en Israël et en Allemagne, de façon très appréciable, aux recherches sur Jésus dans son contexte juif du premier siècle, mais aussi dans la culture juive à travers les siècles³³.

Enfin, le mouvement moderne des « Juifs messianiques » a pleinement remis à l'honneur la figure juive, historique, mais aussi messianique, de Jésus : pour ces chrétiens juifs, Jésus est bien le Fils de l'homme *et* le Fils de Dieu, le Messie et le Seigneur. Leur audace est d'autant plus admirable si l'on tient compte des injustices et des violences subies par leur peuple depuis tant de siècles, souvent de la part de chrétiens (ou de prétendus chrétiens ?), ou encore au « Nom du Christ ». Les Juifs messianiques ont publié de nombreux ouvrages sur Jésus, dans lesquels ils expriment leur foi avec conviction, en des termes souvent neufs, issus de la culture juive³⁴.

5. Jésus dans la BD

Il faudrait enfin évoquer les nombreuses bandes dessinées consacrées à Jésus, et plus largement au Nouveau Testament ou à la Bible, depuis une trentaine d'années. Nous ne pouvons nous livrer ici à une étude détaillée, que nous n'avons pas effectuée de façon rigoureuse. Les ouvrages consultés laissent apparaître a priori les mêmes forces et les mêmes faiblesses sur le fond : respect des textes bibliques et du Credo chrétien, ou interprétations plus ou moins fantaisistes, voire caricaturales ; et sur la forme, la qualité du dessin n'est pas toujours à la hauteur du texte même

³² Edmond Fleg, *Jésus raconté par le Juif errant*, Paris, Albin Michel, 1953 ; Jules Isaac, *Jésus et Israël*, Paris, Albin Michel, 1948 ; Robert Aron, *Les années obscures de Jésus*, Paris, Grasset, 1960.

³³ David Flusser, *Jésus*, Paris, Seuil, 1970 ; Pinhas Lapide, *Fils de Joseph ?*, Paris, Desclée, Coll. Jésus et Jésus-Christ, n° 2, 1978 ; Schalom Ben Chorin, *Mon frère Jésus*, Paris, Seuil, 1983.

³⁴ Cf., par exemple, Arnold Fruchtenbaum, *Jésus était juif*, Genève, Maison de la Bible, 1997 ; Moishe Rosen, *Yehoua, Ce juif que l'on appelle Jésus*, Romanel sur Lausanne, Ourania, 2007.

lorsqu'il est correctement cité ou interprété ! Dans certains cas, les caricatures de mauvais goût, voire choquantes (pour ne pas dire, de notre point de vue, blasphématoires), dépassent de loin les dessins de Mahomet publiés dans la presse suédoise, sans que cela soulève, semble-t-il, de réaction dans nos pays de culture chrétienne...

Parmi les parutions récentes et remarquées, notons la série japonaise « Manga » de Hidenori Kumai (textes) et Kozumi Shinozawa (dessins), qui a reçu le prix de la BD chrétienne au festival d'Angoulême en 2010³⁵. Les nombreuses références mentionnées en bas de page confirment que les auteurs s'inspirent directement de la Bible, illustrée cette fois à la façon très contemporaine des mangas japonais souvent prisés par les jeunes lecteurs qui apprécient sans doute un graphisme plutôt nouveau – aux traits asiatiques – pour ce texte ancien !

III. Une image floue et multiple

1) Evolution récente

a) Une dérive progressive

La mise au goût du jour de la figure de Jésus est de plus en plus évidente — et déroutante —, depuis une cinquantaine d'années environ. De nos jours, l'accent est mis sans nuance sur l'humanité de Jésus ; une humanité qui doit être prise comme modèle par les hommes et les femmes modernes, afin d'évoluer vers un type d'humanité supérieure.

Au siècle dernier, Jésus était souvent pris comme l'exemple même du révolutionnaire, du sans-culotte combattant aux côtés du peuple contre la bourgeoisie ou l'aristocratie. Cette figure de Jésus, *engagée*, est aussi celle des années 60 : on compare volontiers Che Guevarra au Christ, en même temps que s'épanouit la théologie de la libération.

Les années soixante-dix voient fleurir le « Jésus-Christ superstar », compagnon des hippies et des marginaux, grand magicien, guérisseur et voyant. Les dérives sectaires agitent les années 80 et engendrent la suspicion à l'égard de Jésus ; le dernier avatar apparaît enfin avec la vague syncrétiste sur laquelle Jésus surfe en bonne compagnie avec Bouddha, Mahomet, Confucius, Gandhi, et finalement chacun d'entre nous !

³⁵ Hidenori Kumai (textes) et Kozumi Shinozawa (dessins), *Le Messie*, Marpent, BLF, 2010.

b) Le « Phénomène Jésus »

Le *Jesus Movement* (souvent traduit en français par le « Phénomène Jésus ») est né aux Etats-Unis à la fin des années 50. Ce fut une période très féconde où les diverses Eglises, protestantes et catholiques, ont développé des activités d'évangélisation ou d'aumônerie « spécialisées », en particulier sur les campus universitaires et dans les quartiers difficiles des grandes villes. Il en est résulté un intérêt croissant pour Jésus. Cet effort d'évangélisation a d'abord porté ses fruits au sein des Eglises : beaucoup de jeunes ont fait une profession de foi dans des groupes d'étudiants, ou dans des églises.

Cet élan de foi a influencé la culture ambiante : à la fin des années quatre-vingt-dix, un sondage indiquait que Jésus restait le héros préféré des Américains. Ce mouvement a aussi emprunté, souvent à son insu, certaines caractéristiques de la contre-culture, comme la part très large laissée à l'*émotion* dans l'*expérience* religieuse, ou encore le langage et la mode hippies alors très en vogue³⁶.

Un texte des *Jesus Freaks*, affiché à cette époque sur les murs de New York, nous paraît très évocateur :

« Wanted ! On recherche ! Jésus-Christ, alias le Messie, le Fils de Dieu, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, Prince de la Paix... C'est un leader célèbre d'un mouvement clandestin de libération. On le recherche pour les raisons suivantes : il pratique la médecine, fabrique du vin et distribue des vivres sans patente ; il en veut au hommes d'affaires des Eglises, s'associe avec des criminels connus, des révolutionnaires et des prostituées ; il déclare qu'il a le pouvoir de transformer les gens en enfants de Dieu ; il hante les bidonvilles ; il a peu d'amis riches et va souvent dans le désert. Son portrait : typiquement hippie, avec ses longs cheveux, sa barbe, sa robe, ses sandales³⁷ ... »

c) Les marchands du temple et du rêve

C'est en marge de ce « Mouvement de Jésus » que sont apparues les dérives les plus redoutables, dont les effets sont encore sensibles aujourd'hui.

Au cours des années soixante et soixante-dix, on s'empare de la figure de Jésus pour militer en faveur de la paix dans le monde, de la liberté dans l'amour, du libre accès à Dieu dans toutes les religions, grâce à la drogue ou en s'initiant à une technique spirituelle ou occulte ; de nombreux jeunes se coupent parfois de toute racine ecclésiale pour vivre au sein d'une communauté sectaire, seule dépositaire de la vérité, détenue et enseignée par un maître unique.

³⁶ D. Hervieu-Léger, *Vers un nouveau christianisme*, Paris, Cerf, 1987, pp. 160-162 et Ph. Regeard, *Jésus a tant de visages*, Paris, Le Centurion, 1980, pp. 67-83.

³⁷ Cité par Ph. Régeard, *op. cit.*, pp. 69-70.

Cet engouement très confus pour Jésus a donné lieu à des manifestations artistiques qui ont connu un grand retentissement tout au long des années 60 à 90. Jésus envahit les scènes de théâtre, les écrans de cinéma, les livres et bientôt le réseau Internet. Derrière ce foisonnement anarchique se profile un immense marché pour les hommes d'affaires les plus avisés : Jésus devient aussi une figure de grande valeur marchande !

On trouve désormais de tout sur Jésus, le meilleur et le pire, de l'Évangile distribué sur les places publiques, au film le plus douteux ou le livre le plus caricatural. En général, on met en avant les qualités humaines de Jésus, son amour pour les marginaux, sa tolérance illimitée, son sens du divin, sa très haute spiritualité, etc. Jésus devient alors une sorte de *mythe*, qui remplace le vide laissé par le manque de foi réelle en un Dieu incarné, en un Sauveur personnel.

2) Les manifestations artistiques majeures

Plusieurs œuvres ont marqué cette génération. Nous noterons, parmi les plus connues³⁸ :

a) Des spectacles

- *Godspell* une mise en scène très originale, très colorée mais aussi très édulcorée, de l'Évangile selon Matthieu. Le message, annoncé par une sorte de « Jésus-Clown », est davantage une invitation à l'amitié, ou plutôt au jeu fraternel entre les hommes, qu'un appel à la conversion.
- *Jésus-Christ Superstar*, comédie musicale où le point de vue de Judas prévaut dans cet opéra rock joué plus de 3500 fois à Londres entre 1972 et 1980.
- *Un homme nommé Jésus*, de Robert Hossein (1983) et *Jésus, La résurrection* (2000). Au début des années 80, après qu'il eut vécu une expérience religieuse, assez profonde semble-t-il, Robert Hossein a monté *Un homme nommé Jésus*, à Paris, au Palais des Sports ; ce spectacle a été repris dans la même salle à l'occasion du jubilé, en 2000, sous le titre : *Jésus, la résurrection*. Dans ces deux spectacles (auxquels nous avons assisté), nous relevons trois éléments intéressants pour notre étude :
 - D'abord, une certaine fidélité au texte des Évangiles.
 - Ensuite, comme dans *Jésus-Christ superstar*, l'accent est mis sur *l'humanité* de Jésus : la fidélité au texte devenait sur ce point très discutable, et le titre *Un homme nommé Jésus* n'était donc pas innocent ; la résurrection corporelle de

³⁸ Nous ne développerons une analyse sommaire que pour quelques-unes de ces œuvres.

Jésus était totalement occultée ; Jésus ne ressuscitait qu'à travers l'enseignement de ses disciples. Dans la deuxième version, malgré son titre prometteur, la résurrection restait tout aussi floue et la mise en scène dans son ensemble était quasi-identique.

- Enfin, Robert Hossein a voulu créer une ambiance de communion spirituelle : lors de la scène (!) de la multiplication des pains, des corbeilles de pain étaient distribuées dans le public, et nous étions invités à partager ce pain, sans obligation bien sûr, mais un peu comme à l'église...

Ce spectacle soulignait donc cette tendance à récupérer ce qui est historiquement admissible sur Jésus, sa vie et son message exemplaires, puis la volonté d'humaniser Jésus ; et enfin le désir de créer des liens de communion au sein d'une assemblée hétéroclite, par définition instable et éphémère, et de toute évidence sans confession de foi commune. Tout cela pouvait partir d'un bon sentiment (ce fut certainement le cas de Robert Hossein, au début des années 80 comme en 2000), mais ce genre de manifestation artistique n'en véhicule pas moins une vision déjà déformée de la figure de Jésus, quoique toujours populaire.

b) Des films

- *Jésus de Nazareth* (Zefirelli), 1976, où Jésus était joué par un acteur (Robert Powell) dont l'apparence confinait à la « caricature mystique ».
- *La Vie de Brian*, de l'équipe des Monty Python, qui manie à son habitude un humour décapant et la dérision systématique, quasi-sacrilège quand elle appliquée à Jésus. Cela semble symptomatique d'une tendance à la désacralisation au cours des années 70.
- *La dernière tentation du Christ*, le film très controversé de Martin Scorsese, en 1988, qui ne fut autorisé dans certains pays catholiques que beaucoup plus tard, comme au Chili en 2003.
- *Jésus de Montréal*, le film du Québécois Denys Arcand (1989), une habile transposition de la Passion dans la société contemporaine à Montréal.

c) Des livres,

- Les ouvrages d'Eugène Drewerman, théologien allemand qui relit les Evangiles, comme Françoise Dolto en France, à la lumière de la psychanalyse.
- Gérard Messadié : *L'homme qui devint Dieu* (1988) :

Dans cette œuvre de fiction à prétention scientifique, l'imagination la plus fertile supplante largement l'étude pseudo-scientifique menée par l'auteur ; les écrits apocryphes les plus fantaisistes et les sources religieuses — mystiques — les plus obscures, sont abondamment utilisés. Jésus apparaît comme un homme au destin certes extraordinaire, mais il ne doit sa divinité qu'à la ferveur de ses disciples. Jésus n'est en réalité ni le Fils de Dieu, ni le Messie.

Ce roman témoigne d'une certaine habileté littéraire, qui renforce les affirmations péremptoires de Messadié et son portrait largement imaginaire de Jésus. Les lecteurs lui accordent pourtant leur crédit : il a été vendu plus de 200 000 exemplaires de ce livre en un temps relativement court après sa publication. Bien sûr, nous ne pouvons cautionner cette figure de Jésus, qui emprunte bien des éléments aux gnosés anciennes et modernes, mais nous ne pouvons ignorer qu'il séduit nombre de nos contemporains.

Messadié a donné une suite logique à cette entreprise prospère, en publiant un *Jésus de Srinagar*, où Jésus, qui a échappé de justesse au châtement de la croix, part vers l'Orient, en Inde du nord, à Srinagar, où il découvre enfin la tolérance religieuse, la vérité des religions qui mènent toutes à Dieu. Messadié s'appuie ainsi sur l'une des traditions (hérétiques) anciennes.

Cette attitude syncrétiste est de plus en plus courante, et la fascination pour l'Orient bouddhiste ou hindouiste ne cesse de gagner du terrain. De nouvelles spiritualités sont mises à l'honneur, qui font la part belle aux efforts de l'homme pour puiser en lui-même les forces nécessaires à *son* épanouissement, à *son* salut spirituel. C'est l'une des méthodes préconisées par le mouvement du *Nouvel Age*, et par certains de ses promoteurs les plus en vue, quoiqu'ils se dissimulent souvent derrière une façade respectable. Deux écrivains ont largement contribué à diffuser cette pensée, cette technique d'auto-divinisation :

- **Richard Bach** est surtout connu pour son livre, *Jonathan Livingstone le Goéland*. Déjà dans ce livre, le goéland apprend une leçon essentielle : il a en lui toutes les ressources nécessaires pour se dépasser, pour franchir les limites de sa condition, et pour s'élever ainsi dans les plus hautes régions, ignorées de la plupart de ses congénères. Richard Bach est l'auteur d'un autre livre, *Illusions*, moins connu, mais beaucoup plus révélateur. Ce roman a pour sous-titre, *Le Messie récalcitrant*³⁹

³⁹ Richard Bach, *Illusions, Le messie récalcitrant*, Paris, Flammarion, 1978 (ou coll. « J'ai Lu », n° 2111)

(réédité en 2002).

Le personnage principal du roman, Donald Shimoda, est un pilote d'avion peu ordinaire. Il ressemble au goéland solitaire, doué de pouvoirs surnaturels, qui lui permettent de franchir les limites de sa condition humaine. Un autre pilote, Richard, rencontre cet homme solitaire. Il a constaté que Donald était capable de faire évoluer son avion dans des conditions incompatibles avec les lois normales de l'aérodynamique.

Ils font connaissance. Richard questionne Donald, qui lui donne pour toute réponse un livre, le *Manuel du Sauveur*, une « bible pour les maîtres », ou encore, comme le suggère le titre même de ce manuel, un « Guide du Messie, un Aide-mémoire pour âme évoluée. » Le fameux « manuel », consulté au hasard, et l'initiation reçue d'un autre « messie », doivent permettre d'accéder à cet état suprême de divinisation de soi, d'état christique. Malheureusement, cette « évolution », ou plus précisément « l'initiation » n'est réservée qu'à de rares élus, les messies. La masse des humains ne discerne dans ces messies qu'une sorte de divinité. Dans leur immense majorité, les hommes et les femmes passent ainsi à côté de leur propre divinisation. D'où la fuite continue du « messie récalcitrant », qui enseigne à chacun de devenir son propre messie, et qui refuse donc de vivre autrement qu'en fonction de sa totale liberté, sans compter sur qui que soit...

Le maître mot — liberté — est enfin lâché, puis expliqué : « Je permets au monde de vivre comme il choisit, et je me permets de vivre comme je choisis... ». La parabole du Samaritain, à laquelle il est fait allusion à la fin du livre, est totalement inversée : il ne s'agit plus vraiment de porter secours, d'aimer notre prochain comme nous aurions souhaité qu'il nous aime ou nous aide, mais plutôt de le laisser face à sa difficulté pour qu'il trouve en lui-même la force de la surmonter, afin de progresser ainsi vers l'état de messie. Il faut donc vivre en solitaire, en autarcie, tout en étant conscient d'être une parcelle de l'Être divin. Tout s'équilibre ainsi : chacun vit selon ses désirs, ou ce qu'il croit être ses désirs, qui ne sont ni bons ni mauvais. Peu importe, puisque tout est illusion !

La philosophie de Richard Bach, distillée dans ce roman, s'inspire assez nettement des philosophies orientales : tout est illusion, la matière n'est jamais un obstacle : on peut donc marcher sur les eaux ou traverser les murs (comme Jésus !) ; la vie et la mort ne sont que des passages, des étapes vers de nouvelles vies et de nouvelles morts, de réincarnation en réincarnation ; il n'y a ni passé, ni futur, ni espace, ni temps fixes ; et enfin, surtout, chacun est appelé à devenir son propre

sauveur, son messie, en trouvant en lui-même toutes les forces nécessaires pour neutraliser le mal, la mort, et même la vie, qui ne sont finalement que des apparences.

Le livre de Richard Bach est symptomatique de tout un courant très présent dans notre société ; il se rattache à la nébuleuse syncrétiste du Nouvel Age. La figure de Jésus, ou du Messie, est ainsi récupérée à une toute autre fin que celle de l'Evangile : Jésus se trouve, dans le meilleur des cas, mis sur le même plan que d'autres messies comme Bouddha, Confucius ou Mahomet, ou que tous les grands hommes de notre histoire ; il se confond même avec chacun d'entre nous, dans la mesure où nous désirons accéder à un niveau supérieur de connaissance, de maîtrise du monde, de la vie et de la mort, et de soi-même.

- **Paulo Coelho** : Cette pensée « nouvel âge » réapparaît dans des romans aux apparences et à l'intrigue souvent simplistes, comme ceux de l'écrivain brésilien⁴⁰. Dans son roman, *L'alchimiste*⁴¹, Coelho nous mène à la même conclusion, empruntée à la parole de Jésus : « Là où ton trésor, là sera ton cœur ». Mais le voyage initiatique en Egypte n'est pas pour autant inutile, puisque c'est là que l'on découvre cette vérité : notre trésor est dans notre cœur, il faut aller jusqu'au bout de notre « légende personnelle », dont nous comprenons le sens en décryptant le langage des signes, ce qui s'apparente nettement à l'ésotérisme. Dans l'un des livres de Coelho, le pèlerinage à Saint-Jacques-De-Compostelle remplace le voyage en Egypte, et devient un véritable périple initiatique : les « recettes » à caractère ésotérique et occulte sont soigneusement indiquées à l'adresse du lecteur ! Tout cela traduit certes une aspiration spirituelle, mais hélas très confuse et dangereuse.

- **Laurent Gounelle** : Dans la même veine, le roman de cet auteur, *L'homme qui voulait être heureux*, nous introduit au « développement personnel »⁴² sur fond de sagesse orientale (on y cite aussi l'évangile comme souvent dans les autres ouvrages du même genre mentionnés ci-dessus). Le succès de ce livre n'est guère étonnant dans notre société ultra-moderne dominée par l'individu à la recherche de son épanouissement...

⁴⁰ Les liens entretenus par Paulo Coelho avec les mouvements diffus du Nouvel Age sont dénoncés dans un article de Christian Makarian, *Les millionnaires du livre*, paru dans l'hebdomadaire « le Point », n° 1248 (17 août 1996), pp. 62-64.

⁴¹ Paulo Coelho, *L'Alchimiste*, Paris, Ed. Anne carrière, 1994.

Enfin, depuis quelques années, Jésus ou sa pseudo-descendance, est au cœur de romans qui se vendent très bien, souvent des romans *policiers*, relevés à la sauce ésotérique qui cultive le secret (soi-disant étouffé par l'Eglise !), dont l'intrigue puise dans le fonds sans fin des traditions apocryphes et gnostiques des deux premiers siècles, notamment l'Évangile selon Thomas.

L'inévitable *Code Da Vinci*, de Dan Brown, a marqué l'imagination de 40 millions de lecteurs à travers le monde, qui semblent très bien accepter l'idée que Jésus ait pu avoir un enfant avec Marie-Madeleine. Martin Scorsese l'avait suggéré comme une tentation, et plusieurs auteurs avant Dan Brown avaient déjà exploité le filon. On lui a d'ailleurs reproché ce plagiat et cela a valu à Dan Brown d'être poursuivi par divers auteurs comme Michaël Baigent et Richard Leigh (auteur de *L'énigme sacrée*, 1982, ouvrage qui prétend être le fruit de dix années de recherches). On peut sans peine établir la parenté avec plusieurs romans anglais (Lewis Perdue, *La fille de Dieu*, Margaret Starbird, *Marie-Madeleine et le Graal*).

Dan Brown est très habile : il laisse penser, à travers les dialogues de ses personnages, que l'intrigue et ses personnages sont tous authentiques, historiques. C'est un livre à rebondissements, avec une intrigue policière, des crimes, des complots, des énigmes, des codes, des décors connus et attrayants : le Ritz, le Louvre, l'église Saint-Sulpice, et d'autres édifices religieux en France ou en Grande-Bretagne...

Brown manie tous les ressorts du secret entretenu par des confréries comme les Templiers ou l'Opus Dei, le Prieuré de Sion. Il s'attaque ainsi assez violemment à l'Eglise catholique qu'il accuse d'avoir entretenu le secret du Graal (« fruit » de la coupe-Marie-Madeleine). Il invoque enfin les grands personnages, artistes, philosophes, soi-disant apparentés à ces confréries, et parmi eux, l'un des plus célèbres, Léonard de Vinci, auteur de la fameuse *Cène* où figure, selon Brown, Marie-Madeleine aux côtés de Jésus, et non l'apôtre Jean... D'ailleurs, Jésus n'est qu'un simple homme, certes prophète, féministe (c'est pourtant contraire aux écrits et évangiles gnostiques), élevé au rang de Dieu par l'empereur Constantin au I^{er} siècle pour asseoir le pouvoir de l'Eglise.

Pour les personnages de Brown, le christianisme est tout simplement une imposture : « Presque tout ce que nos pères nous ont appris sur le Christ est faux », affirme l'un des personnages. Même s'il faut prendre sans doute cette enquête sur fond d'intrigue religieuse au deuxième degré, ses affirmations fantaisistes et gratuites

⁴² Laurent Gounelle, *L'homme qui voulait être heureux*, Paris, Anne Carrière, 2008.

finissent par laisser des traces dans l'esprit des lecteurs, très nombreux d'ailleurs (on estime que 80 millions d'exemplaires auraient été vendus dans le monde)... Selon Frédéric Lenoir « Dan Brown et sa femme ont eu une très bonne idée commerciale : ajouter au thème du secret la thèse du complot - le mensonge de l'Eglise - et croiser le tout avec le féminin sacré, Léonard de Vinci en prime. Mais *Da Vinci Code* est aussi, à mon sens, un vrai phénomène de société. Il met en lumière des tendances fortes du moment: la passion du public pour Jésus, la crise des institutions - y compris les institutions universitaires, car, pour les fans de Dan Brown, l'histoire officielle est aussi suspecte - et le besoin de plus en plus manifeste de renouer avec le féminin. Ce sont d'ailleurs les cercles féministes américains qui ont d'abord fait le succès du livre. Si *Da Vinci Code* a eu tant d'écho, surtout auprès des chrétiens déchristianisés, c'est parce qu'il tente de réhabiliter la femme et le sexe dans le christianisme⁴³. »

d) Les sectes

Il faudrait enfin, pour être complet, évoquer les figures de Jésus les plus insolites, véhiculées au sein d'une multitude de sectes, depuis les groupes d'inspiration chrétienne — mais déviants —, comme les Témoins de Jéhovah, les Mormons, la Science chrétienne, jusqu'au Christ des gnoses contemporaines comme celles des Rose-Croix, de l'Anthroposophie, de la société théosophique, en passant par le Jésus des mouvements les plus divers ou insolites comme les sociétés ésotériques du Graal, de la Fraternité blanche universelle, ou les Raéliens et leur Christ extra-terrestre.

Jésus devient ainsi le guérisseur incomparable, le mutant de la science-fiction, l'avatar des religions orientales, la réincarnation du grand maître essénien ou celle du pharaon égyptien, voire même un « coach pour favoriser notre épanouissement personnel », selon le titre d'un livre récent !

e) La grande confusion

Toutes ces nouvelles figures, fort bien identifiées et décrites par Jean Vernet dans son livre *Jésus dans la nouvelle religiosité*⁴⁴, contribuent à rendre plus floue encore la personne et l'œuvre du Messie. Et cela d'autant plus que tout le monde s'exprime, à sa manière, sur Jésus : le recteur de la mosquée de Paris pour les musulmans, ou encore Tarif Khalidi, dans *Un musulman nommé Jésus* (Paris, Albin

⁴³ Interview de Frédéric Lenoir sur le *Da Vinci Code* paru dans l'Express, 18 juin 2006, publié sur le site de F. Lenoir : <http://www.fredericlenoir.com/web/content/view/47/61/lang.fr/>

⁴⁴ Jean Vernet, *Jésus dans la nouvelle religiosité*, Paris, Desclée, coll. « Jésus et Jésus-Christ », n° 29, 1987.

Michel, 2003) : l'auteur recense toutes les références à Jésus dans les textes islamiques et trace ainsi un portrait musulman de Jésus ! Le dalaï lama, de passage à Paris ou dans divers villes de France, n'hésite pas à donner son avis sur Jésus pour les bouddhistes tibétains, en général lors de grandes conférences publiques bien médiatisées... Le grand rabbin de France s'est également exprimé) plusieurs reprises sur Jésus, de façon très légitime compte tenu de l'histoire très mouvementée et ambiguë entre juifs et chrétiens. Le Parti communiste a même consacré, il y a quelques années, une grande exposition à Jésus et à l'art chrétien !

f) Le réseau internet

Le sentiment de confusion est d'autant plus net, lorsqu'on s'aventure... sur Internet, avec le désir d'en apprendre davantage sur Jésus. L'internaute tombe sur des sites et des interlocuteurs des plus sérieux au plus farfelus⁴⁵ :

- Des Églises, paroisses catholiques et protestantes, des associations chrétiennes, des pasteurs, des prêtres et des laïcs chrétiens qui présentent Jésus conformément à la tradition chrétienne sur leur site ou leur blog.
- Des sites universitaires, artistiques, encyclopédiques, etc., qui donnent des informations souvent succinctes et parfois détaillées sur Jésus, en particulier sur le contexte historique de « l'homme » Jésus.
- Des sectes, plus ou moins identifiables. Une recherche sur le mot « Jésus » nous a conduit ainsi, sous plusieurs rubriques, aux inévitables Mormons, qui ont su multiplier les sites pour accroître leur visibilité (Eglise de *Jésus-Christ* et des saints des derniers jours). Le prosélytisme sur Internet fera sans doute long feu...
- Enfin, des individus, internautes les plus inattendus, les plus loufoques, qui présentent un Jésus à leur image, des biographies totalement imaginaires qui donnent des détails sur l'enfance de Jésus, sa sexualité, son régime végétarien, etc.

⁴⁵ Cela dépend bien sûr du type de recherche que l'on effectue, et du moteur utilisé pour cette recherche (ou son absence). Sur ce thème, on pourra consulter l'ouvrage très composite, *L'autre Jésus*, Paris, Michel Lafon, 1997, conçu par Frédéric Lepage à partir des données recueillies sur le réseau internet.

Conclusion

Tout d'abord, nous notons que la figure de Jésus, restituée dans les Evangiles et définie, sur le plan dogmatique, par les grands conciles œcuméniques, reste présente dans notre culture occidentale.

Des théologiens, des biblistes, des prêtres et des pasteurs, des laïcs et artistes demeurent soucieux de nous aider à nous approcher du Fils de l'homme et du Fils de Dieu, pour recevoir de lui la vie, le pardon, la paix, le salut et la réconciliation avec le Père. Leurs livres, leurs films et leurs sites Internet nous présentent Jésus conformément aux textes bibliques, tout en s'efforçant de situer le contexte historique.

Cela nous permet de mieux saisir son message et la portée de son œuvre de rédemption. Cette démarche tendait à s'affaiblir, depuis environ deux siècles, sous le coup d'une exégèse rationaliste, historicisante, qui laissait peu de place à la foi ; ou qui lui accordait au contraire une place de choix, mais en dehors de tout rapport à l'histoire. Elle est aujourd'hui remise à l'honneur, mais comme en demi-teinte, si l'on considère son rayonnement, hélas assez faible, comparé aux scintillantes mises en perspective des vulgarisateurs.

Avec ces nouveaux médiateurs, à la rhétorique accessible, la figure de Jésus a gagné en visibilité : un public très large, peu exigeant sur le plan dogmatique, s'est intéressé au Jésus de l'histoire, ou des Evangiles, souvent mis au goût du jour.

La place avait été largement préparée par les auteurs des grands spectacles des années soixante-dix et quatre-vingts, où l'on avait affublé Jésus des masques les plus divers, souvent les plus sympathiques, et bientôt les plus conformes à la nouvelle image esquissée dans les milieux alternatifs.

Cette figure de Jésus, non seulement hétérodoxe mais aussi hétéroclite, se décline aujourd'hui en autant de formes que l'on peut en trouver dans les sectes les plus fermées, comme dans les courants syncrétistes les plus ouverts. La figure de Jésus apparaît ainsi beaucoup plus floue, au sein d'une culture de plus en plus diversifiée, éclatée, sans repère fixe, sans domicile « spirituel » fixe, dominée par l'invidu-roi en notre époque post-moderne.

Pour les chrétiens fidèles aux textes des Evangiles et aux *credo* formulés par les Pères de l'Église, il importe donc de relever le défi du XXI^e siècle, et de présenter Jésus conformément à la tradition biblique, non seulement en paroles et en actes, mais aussi au sein de leur culture.

Cela implique un travail assidu, sérieux en regard des exigences de la recherche scientifique, motivé par une foi sincère au Christ des Ecritures ; cela implique aussi un effort de communication de la part des chrétiens, qui devront, sans nul doute, faire

appel à leur créativité pour rendre lisible, visible et audible le message de l'Évangile, qui présente Jésus, vrai Dieu et vrai homme, sauveur et Seigneur.

*Mon Père est glorifié en ceci :
que vous portiez beaucoup de fruit,
et vous serez mes disciples.*

Jean 15:8

Bibliographie

- Robert Aron, *Les années obscures de Jésus*, Paris, Grasset, 1960.
- Sholem Asch, *Marie, mère de Jésus* (1949), Paris, Calmann-Levy, 1954.
- Richard Bach, *Illusions, Le messie récalcitrant*, Paris, Flammarion, 1978 (ou coll. « J'ai Lu », n° 2111)
- Jean-Claude Barreau, *Biographie de Jésus*, Paris, Plon, 1993.
- Schalom Ben Chorin, *Mon frère Jésus*, Paris, Seuil, 1983.
- Jean-Noël Bezançon, *Jésus le Christ*, Paris, Desclée de Brouwer, 1988, 1997.
- Paulo Coelho, *L'Alchimiste*, Paris, Ed. Anne carrière, 1994.
- Cardinal Y. M. Congar, *Jésus-Christ*, Paris, Cerf, 1965.
- Didier Decoin, *Jésus le Dieu qui riait, une histoire joyeuse du Christ*, Paris, Stock-Fayard (livre de poche, 1999).
- Jacques Duquesne, *Jésus*, Paris, DDB-Flammarion, 1996 (ed. poche *J'ai lu*, p. 86).
- Jacques Duquesne, *le Dieu de Jésus*, Paris, DDB, 1997.
- Jacques Duquesne, *Dieu expliqué à mes petits enfants*, Paris, Seuil, 1999.
- Edmond Fleg, *Jésus raconté par le Juif errant*, Paris, Albin Michel, 1953
- David Flusser, *Jésus*, Paris, Seuil, 1970.
- Arnold Fruchtenbaum, *Jésus était juif*, Genève, Maison de la Bible, 1997.
- Pierre Grelot, *Jésus de Nazareth, Christ et Seigneur*, Montréal, Novalis et Paris, Cerf, coll. Lectio Divina, n° 167, 1997.
- Danièle Hervieu-Léger, *Vers un nouveau christianisme*, Paris, Cerf, 1987.
- Jules Isaac, *Jésus et Israël*, Paris, Albin Michel, 1948.
- Frédéric Lepage, *L'autre Jésus*, Paris, Michel Lafon, 1997.
- Pinhas Lapide, *Fils de Joseph ?*, Paris, Desclée, Coll. Jésus et Jésus-Christ, n° 2, 1978.
- René Laurentin, *Vie authentique de Jésus-Christ*, Paris, Fayard, 1996.
- F. Leborgne, *Le Christ à l'écran*, Foi et Vie, Cahier biblique n° 30, sept. 1991.
- Frédéric Lenoir, *Comment Jésus est devenu Dieu*, Paris, Fayard, 2010.
- Alphonse Maillot, *Un Jésus*, Paris, P. Lethielleux, 1995.

Vittorio Messori, *Hypothèses sur Jésus*, Paris, Mame, 1978.

Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, *Corpus Christi*, Paris, Arte éditions-Mille et Une Nuits.

Charles Perrot, *Jésus et l'histoire*, Paris, Desclée, coll. « Jésus et Jésus-Christ », n° 11, 1979.

Charles Perrot, *Jésus, Christ et Seigneur des premiers chrétiens*, Paris, Desclée, coll. « Jésus et Jésus-Christ », n° 70, 1997.

Pierre Prigent, *Jésus au cinéma*, Genève, Labor et Fides, 1997.

Ernest Renan, *Vie de Jésus*, Paris, Michel Levy Frères, 1863.

Ph. Regeard, *Jésus a tant de visages*, Paris, Le Centurion, 1980.

Moishe Rosen, *Yechoua, Ce juif que l'on appelle Jésus*, Romanel sur Lausanne, Ourania, 2007.

Georges Roux, *Jésus-Christ*, Paris, Fayard, 1989.

Bernard Sesboüé, *Jésus-Christ à l'image des hommes*, Paris, Desclée de Brouwer, 1997

Bernard Sesboüé, *Christ, Seigneur et Fils de Dieu, libre réponse à Frédéric Lenoir*, Paris, Lethielleux/DDB, 2010.

Gerd Theissen, *L'ombre du Galiléen*, Paris, Cerf, 1988.

Jean Vernet, *Jésus dans la nouvelle religiosité*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Jésus et Jésus-Christ », n° 29, 1987.

Philip Yancey, *The Jesus I Never Knew*, Grand Rapids, Michigan, Etats-Unis, Zondervan Publishing House 1995. Pour l'édition Française, Marne-la-Vallée, Farel, 2001.

Collectif : Alain Marchadour, Henri Bourgeois, Michel Quesnel et Pierre Vallin, *20 ans de publications françaises sur Jésus*, Paris, DDB, n° 75.

Hebdomadaire, mensuels, hors-séries

Le Point, *Jésus*, Hors-Série n° 1, décembre 2008-janvier 2009.

La Vie, *Jésus, Qui est-il vraiment, 100 réponses aux questions que vous vous posez* (pas de date).

Historia, *Jésus un homme dans son temps*, n° 86, novembre-décembre 2003.